



# Entretien avec Caroline Huppert

## Dominique Attal, Dominique Baron

Après des études d'histoire, de journalisme et d'arts plastiques, Caroline Huppert a commencé à mettre en scène pour le théâtre à l'âge de 22 ans.

Elle a depuis exploré plusieurs domaines de la création audiovisuelle et du spectacle vivant, y compris la mise en scène d'opéra.

Au-delà de ses passions, elle mène également des combats justifiés pour la culture : elle a été Présidente du Fipa, vice-présidente de la SRF, et actuellement elle est vice-présidente de la SACD.



Juin 2014 - En repérages à Marseille

**Groupe 25 Images** : Après tes études brillantes et variées, tu as donc commencé ta carrière dans le théâtre !?

**Caroline Huppert** : Variées, oui, brillantes, n'exagérons rien. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas étudié spécifiquement le théâtre. Adolescente, j'adorais peindre, j'allais dans les musées, et j'ai fréquenté plusieurs ateliers. Je n'étais pas certaine de ma vocation, mais je persévérais. Plus tard, plusieurs de mes films *Madame Soudis*, *Climats*, *J'ai deux amours* ont eu pour personnages des artistes peintres ou des dessinateurs. J'étais aussi tentée par le cinéma, j'y allais beaucoup, et après mon bac, je voulais préparer l'IDHEC. Mais dans ma famille, le cinéma représentait l'inconnu, l'aventure totale, et mon père a jugé préférable que je fasse des études supérieures plus classiques, comme mes aînés. Je me suis retrouvée en fac d'histoire à Nanterre, où l'ambiance nous préparait plutôt à faire la révolution qu'à passer nos examens ! Au bout de deux ans de fac, j'ai réussi le concours du CFJ, Centre de formation des journalistes, mais je suis partie après la première année, parce que j'ai compris que je ne voulais pas commenter la vie des autres, mais faire quelque chose par moi-même.

**GR.25 I.** : Tu étais tenaillée par le virus de la création artistique !

**C. H.** : Eh oui ! J'ai repris la peinture, préparé un beau dossier, et je suis rentrée aux Beaux-Arts, à Paris, section peinture. Là encore, je ne suis restée qu'un an, car parmi mes camarades d'atelier, certains avaient un vrai talent, et ça m'a découragée, et même complexée. Parallèlement, je faisais du théâtre avec les étudiants d'HEC, qui était à l'époque une école de garçons, et il leur fallait quelques filles pour donner la réplique ! Mon frère faisait HEC, c'est comme ça que je me suis retrouvée là. J'aimais beaucoup ça, pas tellement pour jouer, car j'étais très timide, mais pour observer, lire des pièces, et aller au théâtre avec mes camarades... Et j'ai continué à aller beaucoup au cinéma, je suis même devenue un rat de cinémathèque dans les belles années Chaillot où l'on voyait des films suédois sous-titrés en japonais ! J'ai aussi fait de la figuration en répondant à des petites annonces, en particulier une dizaine de jours sur un film de Godard, *Tout va bien*, avec Jane Fonda et Yves Montand, et là, ça a été une sorte d'éblouissement ! Alors j'ai tenté le concours de l'IDHEC en candidate libre, sans préparation. J'ai été admissible à l'écrit, mais j'ai échoué à l'oral... Vous voyez, c'était un parcours plutôt sinueux, et finalement, c'est le théâtre qui a pris le dessus.

**GR.25 I.** : Comment se sont passés tes débuts de metteur en scène ?

**C. H.** : De façon amicale et familiale ! Par mes amis d'HEC, j'ai eu l'occasion de faire ma première mise en scène, dans un tout petit festival au Théâtre Daniel Sorano de Vincennes ! Ma sœur aînée, Elisabeth, qui était étudiante à l'ENA, m'a fait lire une courte pièce de son invention, *La Véritable Histoire de Jack l'Éventreur*. En fait, c'était un texte très audacieux qui évoquait, avec quelques détours poétiques, la relation amoureuse de deux jeunes lesbiennes, dont l'une, déguisée en homme, éventrait des jeunes femmes pour procurer à sa compagne, en lui racontant ses crimes abominables, un plaisir orgasmique ! Tout un programme ! J'étais une jeune fille

assez naïve, et je ne suis pas sûre d'avoir perçu tous les méandres de cette tumultueuse liaison ! Néanmoins, j'ai « monté » la pièce de ma sœur, elle l'a jouée avec mon autre sœur, Isabelle, qui était au Conservatoire, et nous avons remporté un franc succès au Festival Daniel Sorano ! Le public n'était pas du tout choqué, plutôt mort de rire, car nous étions très jeunes, et probablement très rigolotes sans le savoir ! Ensuite, un café-théâtre à Paris a accueilli notre spectacle, et nous l'avons joué pendant un an, avec quantité de critiques élogieuses. Ça marchait si bien qu'on refusait du public tous les soirs !

**GR.25 I.** : Te voilà donc, à 22 ans, metteur en scène de théâtre !

**C. H.** : Oui, parce que grâce au succès de cette première entreprise, j'ai continué, et j'ai mis en scène une dizaine de pièces, la plupart avec succès public et critique. J'avais ma compagnie – un peu subventionnée – et j'ai même obtenu des prix recherchés (Plaisir du Théâtre – Révélation, Prix de la critique – Révélation). À chaque pièce, la taille du théâtre augmentait ! Et pourtant, je n'étais pas encore sûre de moi, j'étais même très inquiète de ne pas trouver le temps de soutenir ma maîtrise d'histoire, car je craignais qu'un jour tout ça ne s'arrête, et alors il me faudrait bien avoir un « vrai métier » ! Pendant cette période, j'ai aussi fait quelques stages comme script et assistante de François Leterrier, Claude Sautet et Bertrand Tavernier. J'ai découvert l'ambiance des tournages, j'ai adoré ça, et j'essayais toujours de me rapprocher du réalisateur pour l'observer, et en quelque sorte, surprendre ses « secrets de fabrication » !

**GR.25 I.** : À quel moment commences-tu à y croire ?

**C. H.** : J'avais 26 ans. J'ai mis en scène *Les Amoureux* de Goldoni, avec des brillants débutants, Patrick Chesnais et Brigitte Rouan. Notre spectacle a été remarqué par le Ministère de la Culture, qui m'a aidée à obtenir une retransmission télévisée ! C'était une aubaine pour ma Compagnie, qui rentrait ainsi dans ses frais !

**GR.25 I.** : Alors tu as eu droit à l'une de ces célèbres « captations » !

**C. H.** : Oui, et j'ai été très déçue par le résultat, trop éclairé, trop plat, sans rythme. J'ai réfléchi qu'une prochaine fois, il fallait mieux que je le fasse moi-même ! J'étais toujours d'apparence timide, mais intérieurement, j'avais beaucoup de volonté. Et puis je ne me rendais pas bien compte des difficultés, ce qui me rendait audacieuse... Donc pour le spectacle suivant, *On ne badine pas avec l'amour* de Musset, au Théâtre des Bouffes du Nord, j'ai demandé un rendez-vous au DG d'Antenne 2, Xavier Larère, qui me l'a accordé ! Je lui ai expliqué que je voulais filmer moi-même mon spectacle, avec une caméra 16mm, plan par plan. Et le miracle, c'est qu'il m'a dit oui !

**GR.25 I.** : Tu savais déjà convaincre !

**C. H.** : C'est le b-a ba, non ?

**GR.25 I.** : Du talent et de la persuasion !

**C. H.** : Et donc, j'ai pu faire mon premier film, en 12 jours, tous les après-midi, à l'intérieur des Bouffes du Nord, qui est un magnifique décor naturel, et mon décor de scène, signé Alain Batifoulier, était lui aussi superbe.



Quant aux jeunes acteurs, j'avais là encore une belle bande de débutants : Didier Haudepin, Sabine Haudepin, Jean Benguigui, Evelyne Bouix... Et ma sœur Isabelle Huppert qui tenait le rôle de Camille ! Pendant les répétitions, elle a obtenu le prix d'interprétation à Cannes pour *La Dentellière*, son premier grand rôle au cinéma. Nous avons alors vécu 35 représentations de pure folie, absolument bondées, en refusant au moins 200 personnes chaque soir, tout en filmant le spectacle l'après-midi ! Et ma fille Justine, qui n'avait que six mois, suivait le mouvement dans son couffin ! Pas étonnant qu'elle soit devenue une talentueuse metteuse en scène de théâtre !

**GR.25 I.** : Et ton film *On ne badine pas avec l'amour* est passé à la télévision ?

**C. H.** : Oui ! Un soir de grève et de programme minimum ! Tous ceux qui regardaient la télé ce soir-là ont vu mon spectacle filmé ! Le lendemain, Xavier Larère m'a téléphoné : « Belle réussite ! Vous devriez faire de la télévision ! » Ça voulait dire quoi « faire de la télévision ? » Je ne savais pas bien, je ne la regardais pas souvent, je n'avais pas le temps... J'imaginai que faire un film pour la télévision, c'était un peu comme faire un film pour le cinéma. La proposition m'a donc séduite, ça réparait mon échec à l'IDHEC ! Larère m'a dit : « Proposez-nous un sujet. ». J'ai rencontré Jean Capin, qui dirigeait la Fiction de l'époque.

**GR.25 I.** : Un « honnête homme ! »...

**C. H.** : Oui, il appartient à la mythologie de la télévision. Encore aujourd'hui, quand on rencontre un réalisateur qui a commencé dans ces années-là, on dit : « Alors tu as connu Jean Capin ! » C'est comme un signe de ralliement !

**GR.25 I.** : Il faisait vraiment confiance aux auteurs.

**C. H.** : Et à des jeunes comme moi qui n'avaient encore rien fait pour la télé ! Je lui ai proposé l'adaptation d'une courte nouvelle de Zola, *Madame Sourdís*. La décision de me laisser faire un film a cheminé dans les arcanes d'Antenne 2, et au bout d'un an, j'ai reçu une lettre au ton très administratif : « Votre nouvelle de Zola a été acceptée, Antenne 2 envisage de produire un film dont vous serez la réalisatrice. » Mais a priori, pas la scénariste, ce qui m'ennuyait bien, car comme d'habitude, je prétendais tout faire ! J'ai pris mon courage à deux mains, et je suis allée trouver Capin pour lui expliquer que, soit j'écrivais le scénario, et si le résultat ne lui plaisait pas, tant pis, je ne ferais pas le film, soit je n'écrivais pas le scénario, et là, j'arrêtais le film tout de suite ! Je ne sais pas si Capin a apprécié cette détermination un peu farouche, en tout cas, il a accepté. « OK, vous écrivez, on lit, et on décide. ». J'ai donc écrit mon premier script. Laurent Heynemann était mon mari, et il m'a aidée, surtout pour la construction de la narration, car, ayant tourné *La Question*, il avait déjà de l'expérience. En revanche, pour les dialogues, je me suis lancée, et j'y ai trouvé énormément de plaisir. J'ai rendu ma première version, que Capin a acceptée, sans demander aucune correction ! Je n'étais pas peu fière ! Et voilà, c'était parti, à 28 ans, je pouvais tourner mon premier téléfilm.

**GR.25 I.** : Tu l'as fait avec la SFP, qui était un peu le Hollywood de la télé !

**C. H.** : Faire un film, c'était un rêve secret, que je n'osais



Nathalie Baye, Pierre Clémenti, Caroline Huppert sur le tournage de *Madame Sourdís*

pas m'avouer tant cela me semblait improbable. Et ça devenait une réalité, j'ai signé un contrat où c'était écrit, il fallait y aller et montrer de quoi j'étais capable ! Je connaissais un peu Serge Moati, qui venait de tourner *Le Pain Noir*, une très grosse production pour un feuilleton vraiment original et réussi. Grâce à ses conseils, j'ai pu m'entourer de la meilleure équipe qui soit. Même si j'étais impressionnée d'avoir une équipe presque entièrement masculine, j'ai vite apprécié la gentillesse, la modestie et le grand talent de ces techniciens, qu'encore aujourd'hui je suis heureuse de citer : André Naud, directeur de la photo, Roger Dorieux, cadreur, Claude Lenoir, décorateur, Pierre Cadot, costumier... Pour eux aussi, l'expérience d'avoir une jeune femme comme réalisatrice était nouvelle, mais jamais je n'ai senti un machisme quelconque... Non, ces hommes étaient « des gens bien »... Le seul moment qui m'a donné le trac, c'est la conférence préparatoire avec toute l'équipe...

**GR.25 I.** : La « réunion de pré-prod » ? C'était une institution à la SFP !

**C. H.** : Il fallait présenter son plan de travail, écouter les remarques des différents chefs de poste. C'était un curieux examen de passage, d'autant qu'il n'y avait pratiquement que des hommes en face de moi, les machinistes, les électriciens, les régisseurs ! Pendant cinq minutes, ils ont regardé cette petite jeune femme comme une bête curieuse, puis très vite, comme un réalisateur. La glace était rompue, et comme chacun sait, le talent n'a pas de sexe, je devais juste faire mes preuves, et c'est tout. Nous avons tourné en décors naturels à Provins, et en studio. Aujourd'hui, avec la crise et les restrictions budgétaires, nous n'avons plus accès à de tels moyens, avec énormément de constructions, des façades de boutiques refaites en extérieur, une boutique et son appartement en studio, etc... Et des costumes magnifiques, dont plusieurs créations intégralement réalisées, avec la lingerie et les chaussures, dans les ateliers de la SFP ! J'ai appris mon métier de réalisatrice dans les meilleures conditions.

**GR.25 I.** : Et tu avais un beau casting ?

**C. H.** : J'ai proposé le rôle de Madame Sourdís à Nathalie Baye qui n'était pas encore connue et n'avait jamais tourné pour la télévision. Mais elle était tellement mon personnage que je ne voulais personne d'autre. Et le rôle du mari, le peintre génial mais alcoolique et débauché,

je l'ai proposé à Pierre Clémenti, qui était très connu, hélas pas forcément pour des bonnes raisons, la drogue, la prison... À cause de ça, sa carrière était dans le creux de la vague, et on a tenté de me décourager de l'engager. Là encore, mon opiniâtreté a marché, et j'ai pu tourner avec ce casting plutôt hors normes. Le tournage m'a laissé des souvenirs inoubliables, même si il a été perturbé par les premières grandes grèves de la SFP.

**GR.25 I.** : Il y en a eu beaucoup !

**C. H.** : Oui, parce que les techniciens défendaient leurs conditions de travail et leur emploi face à une direction missionnée par l'État pour réduire la dette abyssale de la SFP. En fait, les films bénéficiaient de ce système, car leur budget était en partie financé par la dette ! C'est l'une des raisons qui ont amené, quelques années plus tard, la liquidation du secteur fiction. À titre personnel, cette longue grève m'inquiétait particulièrement car... j'attendais mon deuxième enfant et je ne voulais pas que ça se sache ! Heureusement, pour moi, la direction a enfin cédé aux revendications, et le tournage a commencé.

**GR.25 I.** : Et pourquoi ne voulais-tu pas dire que tu étais enceinte ?

**C. H.** : On m'aurait sûrement empêché de faire le film ! Il y avait très peu de femmes réalisatrices, et mon état aurait désemparé la direction de la SFP et de la télé. Ce n'est pas plus dangereux pour la santé de la maman et du bébé de réaliser un film que d'être infirmière, coiffeuse, ou institutrice, mais cela faisait partie des idées reçues. Pour la plupart des gens, réaliser était un métier d'homme, je devais donc laisser ma « vie privée » à l'écart.

**GR.25 I.** : C'est aujourd'hui un sujet d'actualité pour le Groupe 25 images, mais dans ces années-là, des réalisatrices de télévision, il ne devait pas y en avoir beaucoup ?

**C. H.** : C'est vrai, et les rares qui faisaient une carrière étaient plus âgées et avaient déjà une notoriété au cinéma comme Nina Companeez, Nadine Trintignant ou Liliane de Kermadec.



© Jean-Philippe Baltel/Sipa Press - Olivier Marchal, Florence Pernel et Jean-Pierre Lorit sur le tournage de *Eliane*



Depuis, j'ai appris que ce n'est pas la meilleure technique, car un scénario ne se termine vraiment qu'avec le tournage. Il faut savoir le faire évoluer.

**GR.25 I.** : Tout de même, c'était la belle époque où le budget était au service du film. Depuis dix ans c'est l'inverse.

**C. H.** : Oui, c'est assez vrai... La SFP chiffrait le film, et essayait de le produire au plus près du respect du scénario. Mais je suis arrivée à un moment où les budgets commençaient à baisser, j'ai tourné *Madame Sourdis* en « seulement » 23 jours et demi, et les deux suivants en 23 jours. On faisait peu d'heures supplémentaires. Mais la demande des chaînes et le goût du public n'étaient pas non plus les mêmes qu'aujourd'hui : le rythme des films était beaucoup plus lent, on tournait 15 ou 16 plans par jour, et non 25 ou 30 comme maintenant. L'éclairage prenait plus de temps, il n'y avait pas de steadicam, ça nous laissait le temps de réfléchir et de diriger les comédiens.

**GR.25 I.** : Et après, comment s'est déroulée ta carrière ? Tu as refait du théâtre ?

**C. H.** : Un peu, j'ai monté *Monsieur Beaucaire*, une œuvre lyrique de André Messager, et plus tard, *La Flûte Enchantée*... C'était des spectacles très lourds, avec gros orchestres, grosse figuration, des sortes de vaisseaux-amiraux délicats à manœuvrer ! Mais j'ai dissous ma compagnie, car principalement, j'ai réalisé des films pour la télévision, et aussi un long métrage.

**GR.25 I.** : Signé Charlotte ?

**C. H.** : C'est ça... C'était juste après mon quatrième téléfilm, « *Elle voulait faire du cinéma* », inspiré par la vie d'Alice Guy, la toute première réalisatrice française, qui a travaillé pour la société Gaumont entre 1896 et 1906 !

**GR.25 I.** : Un titre prémonitoire pour toi, puisque juste après tu as réalisé pour le cinéma !

**C. H.** : Ah oui, j'affichais ouvertement mon désir !... (*Rires*)... *Elle voulait faire du cinéma*, c'est un film que j'aime bien revoir, même si ça me rend un peu nostalgique. Il est passé plusieurs fois à la télévision, et encore sur Arte il y a quelques années. Christine Pascal tient le rôle principal, c'est un de ses meilleurs rôles, (Christine est décédée très jeune, et c'était une amie), il y a André Dussollier, qui joue Léon Gaumont, Roland Blanche, François Berléand à ses débuts, Jean-Michel Ribes, Luc Béraud qui aimait bien faire l'acteur, Hubert Saint-Macary, bref, des acteurs à leurs débuts et devenus célèbres ou des amis, et qui le sont restés... Le film était produit par la merveilleuse Mag Bodard, qui avait produit les plus grands cinéastes, Demy, Resnais, Godard, Miller, une vraie cinémathèque à elle seule ! C'était un très grand honneur qu'une telle productrice me choisisse ! « Maguy », comme tout le monde l'appelait, m'a parlé du personnage d'Alice Guy, alors totalement tombé dans l'oubli. Pour écrire le scénario, j'ai romancé à partir de la maigre documentation existante. J'ai si bien fictionné la vie de cette grande pionnière du cinéma, en imaginant une longue histoire d'amour entre elle et Léon Gaumont, que par la suite très nombreux sont les journalistes ou historiens du cinéma qui ont accrédité cette version ! Cela m'a valu quelques démêlés avec l'une des petites filles de



Caroline perplexe...

Léon Gaumont, qui voulait interdire le film au prétexte que son grand-père n'aurait jamais pu être infidèle à son épouse légitime, mère de ses quatre enfants ! (*Rires*)

**GR.25 I.** : Tu as fait beaucoup de films avec des personnages de femmes fortes, courageuses.

**C. H.** : Oui, c'est une thématique assez constante, dès le premier d'ailleurs, où Madame Sourdis tenait le pinceau à la place de son mari, grand artiste, mais incapable d'une production régulière et rentable ! Quelle parabole sur la vie de couple ! Ensuite, parler des femmes a souvent été ma préoccupation, peut-être pour y trouver quelques réponses à mes propres questionnements ! Ce n'est pas facile d'être réalisatrice et d'être mère de trois enfants. On est souvent par monts et vaux, la culpabilité d'être une mauvaise mère ou une réalisatrice pas assez disponible est constante. Alors parfois, je trouvais la paix en traitant de sujets qui me tenaient vraiment à cœur. Si je devais faire une liste, dans celle des sujets « féminins féministes », je mettrais *Pour Djamilia*, mon dernier film sur l'un des combats de Gisèle Halimi, un documentaire sur *Simone Veil*, premier numéro de la collection Empreintes, *Deux femmes à Paris*, l'amitié de deux femmes pendant l'occupation, *Mille Gigi*, une comédie sur la femme-objet inspirée par Colette ou même *Marie-Antoinette*, *Les Jupons de la Révolution*, où, avant Sofia Coppola, je m'interrogeais sur le destin d'une petite autrichienne devenue Reine de France. Emmanuelle Béart toute jeune était dans les bras d'un Louis XVI joué très justement par Dominique Besnehard. J'ai des photos très amusantes de ce tournage.

**GR.25 I.** : Tu gardes tout ?

**C. H.** : Quand un film est fini, je mets les éléments, scénario, plan de travail, photos, dans une grosse

chemise, ça protège mes souvenirs ! Je fouille rarement dedans, mais pour cette interview, j'ai ouvert des dossiers, j'ai retrouvé des scénarios tapés à la machine, des vieux plans de travail, des listes techniques... Me souvenir des tournages m'émeut davantage que de revoir les films, alors je ne le fais pas souvent...

**GR.25 I.** : Cette photo, c'était quel tournage ?

**C. H.** : Eh bien, mon premier, *Madame Sourdis*. C'est vraiment moi, avec mon viseur, et surtout mes interrogations perpétuelles !

**GR.25 I.** : Tu pilotes ton cerveau en te grattant les cheveux !

**C. H.** : (*Rires*) C'est ça !

**GR.25 I.** : Tu voulais trouver ta place dans une société encore peu encline à laisser les femmes exercer certains métiers.

**C. H.** : Je ne crois pas que j'avais conscience d'exercer un métier inaccessible aux femmes, car mon frère, mes sœurs et moi avons été élevés dans l'idée que tout était possible. Le plus féministe de la famille était mon père, qui entendait bien que ses quatre filles aient une place dans la société et un travail intéressant. C'est pourquoi il nous a poussés à faire des études. L'émancipation des filles, encore aujourd'hui, dépend souvent de la volonté du père. Portées par un regard positif, elles osent davantage.

**GR.25 I.** : Revenons à *Elle voulait faire du cinéma*, parce que juste après, tu en as vraiment fait, du cinéma !

**C. H.** : Oui, mon unique long métrage de cinéma, *Signé Charlotte*. J'ai co-écrit le scénario avec Luc Béraud, puis Joëlle Goron a participé aux dialogues. Le film était produit par Adolphe Viezzi et Henri Lassa, le père de Caroline Lassa, la productrice de *Candice Renoir* ! Le casting rassemblait Isabelle Huppert, Niels Arestrup, Christine Pascal. C'était un road movie entre Paris et les Pyrénées, où le personnage interprété par Isabelle, une femme-enfant femme-fatale, semait le trouble dans le couple Arestrup-Pascal. Un tournage curieux, car j'avais des moyens que ne n'avais encore jamais eu à la télévision, mais notre intimité chaleureuse entre ma sœur et moi contrastait beaucoup avec la froideur de l'équipe technique. Je n'avais plus les gentils de la SFP, je découvrais les techniciens stars du cinéma, et ça n'a pas été facile. Le film a connu une carrière étonnante, car il a peu marché en France, mais il est sorti aux Etats Unis dans plusieurs villes, puis il est resté à l'affiche un an dans deux cinémas, à New York et Los Angeles, où je suis allée faire la promo. C'est devenu le petit film frenchy à la mode, et plein d'acteurs américains sont allés le voir ! Ensuite, on m'a proposé de tourner des épisodes de séries pour HBO, mais je n'ai pas suivi, car j'avais deux enfants petits, et je ne voyais pas l'aventure possible.

**GR.25 I.** : Et donc ?

**C. H.** : Je suis revenu bien au chaud à la télévision, avec un très beau scénario de Yves Dangerfield adapté de son livre, *La Chambre d'ami*. C'était avec Thierry Frémont, et ça a lancé sa carrière prolifique.

**GR.25 I.** : Tu n'as jamais essayé de refaire un long métrage ?

## ...ENTRETIEN AVEC CAROLINE HUPPERT...

**C. H.** : Si. Quelques années plus tard, j'ai écrit le scénario de *Viens jouer dans la cour des grands*, qui a obtenu du CNC l'avance sur recettes, mais ma productrice, qui avait produit *L'Effrontée* de Claude Miller, a fait faillite pour des raisons mystérieuses, et je n'ai pas pu tourner mon film. C'était une situation très frustrante. Trois ou quatre ans plus tard, j'ai récupéré mon scénario, et Quentin Raspail l'a produit pour la télévision, Canal Plus et TF1. J'ai eu des gros moyens, 28 jours de tournage en 35 mm, et un superbe casting, Isabelle Carré en tête. Cette aventure désagréable trouvait une belle issue, et m'a convaincue que ma place était décidément à la télévision.

**GR.25 I.** : Où finalement tu trouvais la liberté de t'exprimer.

**C. H.** : Oui, enfin pas toujours. Dans les meilleurs des cas, j'ai pu mener à bien des expériences extrêmement intéressantes, comme le documentaire n°1 de la collection *Empreintes* sur Simone Veil, qui m'a confié des souvenirs et des impressions très intimes, ou quelques années avant, *Deux femmes à Paris* d'après le roman de Nine Moati, qui raconte l'amitié de deux femmes à Paris dans la guerre 39-45. Mais l'une a un fiancé collabo et l'autre est juive...

**GR.25 I.** : On a tous adoré ce film avec Julie Depardieu et Romane Bohringer... Il a été nommé aux 7 d'Or...



Avec Yves Lafaye sur le tournage de *Deux femmes à Paris*

**C. H.** : Et Julie a eu le prix d'interprétation aux Rencontres de Reims, malheureusement disparues. C'est Françoise Castro qui l'a produit. Avec Françoise, j'ai fait aussi *Mille Gigi*, multi primé au festival de Monte Carlo, et nous en sommes, avec mon prochain film, à notre troisième collaboration. Pour *Deux femmes à Paris* et pour *Simone Veil*, j'ai passé des heures à lire tout ce que je trouvais sur l'antisémitisme d'avant guerre. D'une façon détournée, cela m'a rapprochée de mon père, d'origine juive, qui a épousé ma mère catholique pendant l'occupation. Avec la guerre, il a été obligé de taire ses origines, puis il a continué et nous avons été élevés dans la religion de ma mère. Mon père n'en parlait jamais. Faire ces films, quelque part, renouait le dialogue.



*Deux femmes à Paris* et *Simone Veil* ont été diffusés plusieurs fois, ce qui prouve qu'on peut aborder des sujets profonds et séduire un large public ! Et comme tous les réalisateurs, je préfère faire des films qui marchent, même si, pour faire de l'audience, je ne crois pas être capable de vendre mon âme !

**GR.25 I.** : Tu as toujours été sincère en abordant en abordant tous les genres, le polar, le film familial, le film politique ?

**C. H.** : Et même la comédie ! Oui, à part la science fiction et le film de guerre, j'ai abordé tous les genres, et je l'ai fait parce que j'aimais vraiment ça. La télévision, contrairement à un certain cinéma, n'exige pas qu'on construise une « œuvre unique » au fil de sa carrière. On peut aborder tous les styles, tous les genres et se transformer au gré de ses envies. Franchement, j'adore ça, changer de peau à chaque film. C'est mon côté caméléon !

**GR.25 I.** : Le polar, tellement à la mode aujourd'hui, c'est quelque chose qui te séduit ?

**C. H.** : Mais oui, énormément. Je suis fan de littérature policière, tous les grands classiques, Chandler, Hammett, Jim Thomson, James M. Cain, Patricia Highsmith, et aujourd'hui, Harlan Coben, parce qu'il est branché sur la société contemporaine. Je suis capable de traverser Paris pour aller voir un vieux film « noir » hollywoodien. L'un de mes films préférés est *Le Roman de Mildred Pearce* de Michael Curtiz, en 1945 je crois, qui combine un extraordinaire portrait de femme avec un scénario épatant adapté du roman de James M. Cain, et une grande maîtrise de la mise en scène. Je le revois souvent, Joan Crawford y a reçu l'Oscar de la meilleure actrice et elle y est géniale. Donc tu vois, quand j'ai convaincu Pierre Grimblat de me laisser écrire et réaliser un film de sa *Série Noire*, ce n'était pas du tout par hasard. Il a été très chic d'ailleurs, car je me suis trouvée enceinte de mon troisième enfant pendant la préparation, et il a accepté de retarder le tournage ! Quand je dis que ce sont les hommes qui font la carrière des femmes...! Cela dit, j'avais déjà écrit et réalisé chez Hamster Productions *Le Train de Vienne*, d'après Georges Simenon, et comme c'était un film assez noir, Pierre Grimblat a senti que c'était un genre qui m'allait bien. C'était un grand producteur, qui donnait confiance aux auteurs, c'était très agréable de travailler avec Hamster. Pierre avait constitué une sorte de famille autour de lui, et c'est là que j'ai rencontré Nicolas Traube qui m'a confié bien des années plus tard *Les Châtaigniers du désert*...

**GR.25 I.** : Tu as fait l'une des deux « séries noires » réalisées par des femmes...

**C. H.** : Oui, l'autre, c'était Joyce Buñuel. Tous les autres films de la collection, une quarantaine je crois, ont été réalisés par des hommes ! Mon téléfilm s'appelait *Une gare en or massif*, adapté d'un auteur très intéressant, Joseph Bialot. C'était un polar à la fois drôle et cocasse, une histoire de hold-up imaginé par des enfants très malins, et effectué par leurs grands frères, une vraie bande de glandeurs ! On s'est beaucoup amusés avec les acteurs et les enfants, et c'est là que j'ai fait la connaissance de Véronique Genest !



© Tony Frank - Tournage de *Julie Lescaut*

**GR.25 I.** : Ah ! Julie Lescaut !

**C. H.** : Oui, c'est parce que Claude de Givray trouvait que j'avais bien réussi mon petit polar de série noire qu'il m'a fait rencontrer Jean-Pierre Guérin. Il m'a fait lire le scénario d'Alexis Lecaye, et j'ai tout de suite été séduite par son très beau personnage de femme, encore une fois forte et courageuse ! Véronique Genest a très vite rejoint le projet, et nous voilà partis pour un sympathique tournage à Meaux, avec Jérôme Anger, Mouss Diouf et les petites filles Joséphine Serre et Jennifer Lauret. Le téléfilm a fait un carton plutôt inattendu, et la série a pu se développer. J'ai réalisé les premiers épisodes en installant le commissariat de Julie à Vanves. Une belle aventure qui a dès le début remporté des records d'audience. L'épisode *Harcèlement* a fait, je crois, près de 13 millions de téléspectateurs ! Aujourd'hui, ça paraît inimaginable.

**GR.25 I.** : Et la série a duré 13 ans avec 101 épisodes ! Énorme !

**C. H.** : Dans les mêmes années, j'ai réalisé pour TF1 un autre téléfilm qui a battu des records d'audience, avec plusieurs rediffusions, c'est *Ille aux mêmes*, avec Christophe Malavoy et Philippine Leroy-Beaulieu et des bateaux, une île et des enfants... dont ma fille qui avait sept ans !... C'était un tournage merveilleux, sur une petite île privée en Bretagne, au mois de juillet. Il faisait très beau et plusieurs membres de l'équipe technique et

des acteurs avaient emmené leurs enfants. C'était très joyeux, on prenait le bateau le matin pour aller travailler ! Cette année-là, mon travail a été récompensé par deux « Trophées du Film Français de la meilleure audience » pour *Ille aux mêmes*, et pour l'épisode de *Julie Lescaut*, *Harcèlements*. Un bon sujet, d'ailleurs, sur le harcèlement sexuel des vendeuses de supermarché.

**GR.25 I.** : Très féministe !

**C. H.** : Ah oui ! Et assez réaliste, je crois... Après le succès public de ces deux films, j'ai reçu beaucoup de scénarios, tous les producteurs me voulaient... Mais en fait, j'avais envie de continuer à réaliser des films plus personnels

**GR.25 I.** : Tu as quitté la série Julie Lescaut ?!

**C. H.** : Oui, j'aime être libre et faire ce qui me plaît. *Julie Lescaut* m'avait déjà fait rater un projet très personnel, *Elissa Rhaïs*, une écrivaine juive d'Algérie se faisant passer pour une musulmane ayant fui son harem... Je n'ai pas pu le tourner parce qu'on a mis trop de temps à réunir le budget de ce film sur lequel je m'étais énormément investie. Hélas, quand le financement est enfin arrivé, j'étais en train de tourner les épisodes 2 et 3 de *Julie Lescaut*. Je n'étais donc pas libre et la production a engagé un autre réalisateur. Et ça m'a fait vraiment mal parce que c'était mon projet, sur lequel je m'étais battue pendant deux ans, et qui avait été adapté à ma demande par Yves Dangerfield, avec qui j'étais liée d'amitié depuis *La Chambre d'ami*. Mais pendant qu'il écrivait *Elissa Rhaïs*, Yves a découvert qu'il était malade du sida et il est mort pendant qu'on cherchait le financement du film. Une horreur !

**GR.25 I.** : La production ne t'a pas attendue malgré cette épreuve ?

**C. H.** : Non, ça a été terrible, je me suis vraiment sentie trahie, j'ai mis du temps à m'en remettre. Ce choc, néanmoins, m'a fait réfléchir. Je ne voulais plus disperser mon énergie, je voulais être sûre de mes choix. Je n'ai

...ENTRETIEN AVEC CAROLINE HUPPERT...

pas toujours réussi, mais je m'y suis efforcée. Des films comme *Le porteur de cartable*, l'amitié de deux enfants pendant la guerre d'Algérie, ou *Charlotte dite Charlie*, l'amitié de deux adolescentes dont l'une découvre son homosexualité, sont des films qui n'étaient pas évidents à faire, et dont je suis fière. Et j'ai cherché à m'imposer le plus souvent possible comme scénariste pour varier mes projets. J'ai écrit des scénarios originaux, comme *J'ai deux amours* ou *Viens jouer dans la cour des grands*, j'ai adapté plusieurs livres, comme *Thérèse Raquin*, de Zola, qui est devenu *La Liberté de Marie*, *Climats*, de André Maurois, *Pour Djamilia*, d'après Gisèle Halimi...

**GR.25 I.** : Cette grande et belle époque du réalisateur auteur semble aujourd'hui une époque révolue...

**C. H.** : Pas tout-à-fait. Mon prochain téléfilm pour France 3, que je tournerai au mois de juillet à Marseille si tout va bien, j'en ai écrit le scénario. Et des auteurs comme Jacques Santamaria ou Anne Giffery parviennent à réaliser ce qu'ils écrivent. Mais il est vrai que le plus souvent, scénariste et réalisateur sont des personnes différentes. Cela dit, ce couple scénariste et réalisateur, j'apprécie beaucoup de le former si l'occasion se présente. J'ai coécrit avec d'autres scénaristes, comme Yves Dangerfield pour *La Chambre d'ami* ou Eglal Errera pour *Mlle Gigi*, ou réalisé plusieurs films écrits par d'autres, et presque toujours j'ai trouvé ce compagnonnage fructueux. Colo Tavernier a écrit le scénario de *Un pull par dessus l'autre* et de *Charlotte dite Charlie*, Frédérique Hébrard, celui des *Châtaigniers du désert*, Judith Louis Répercussions, Anne Valton *Mon fils cet inconnu* et j'en oublie sûrement... Et il y a des scénaristes avec qui j'adorerais travailler, comme Frédéric Krivine ou Dan Franck qui ont énormément de talent. En fait, chaque film est une aventure différente, et que je sois ou non scénariste, seul le résultat compte !



Mon goût pour les peintres et la peinture... Ici dans *Climats*, avec Yannick Renier, Raphaëlle Agogué, Stanislas Mehrar...



**GR.25 I.** : Mais les restrictions budgétaires, et le règne du « tout séries » limitent tout de même l'expression du réalisateur en tant que tel.

**C. H.** : Je ne peux pas prétendre l'inverse, mais comme je suis d'un tempérament optimiste, je continue à croire que la place du réalisateur est fondamentale, et qu'il contribue pour une large part à donner son identité au film ou à la série. Jean-Xavier de Lestrade, avec *3 fois Manon* sur Arte et Fabrice Gobert avec *Les Revenants* sur Canal Plus, ne font pas les mêmes plans, n'instaurent pas le même climat. Chacun sa manière, c'est ce qui rend notre métier malgré tout très créatif. Les diffuseurs, les programmeurs s'inquiètent pour les audiences, et ils surveillent beaucoup plus la fabrication qu'il y a quelques années. Ils font des suggestions ou exercent parfois des pressions très fortes. Dans ce contexte, le réalisateur doit à la fois être assez souple pour utiliser les bonnes idées, et assez ferme pour garder sa ligne. C'est le principe du travail en équipe. Le vieux loup solitaire et autoritaire a fait son temps, place aujourd'hui au chef d'équipe joyeux et entraînant. Bon, c'est simple sur le papier, mais dans la vraie vie du réal, c'est souvent assez chaud !! Il faut faire attention de ne pas s'épuiser dans des conflits stériles.

**GR.25 I.** : Et le fait que les castings soient beaucoup plus contrôlés qu'avant par les chaînes, que les comédiens soient parfois choisis avant même le réalisateur ?

**C. H.** : Là, je ne sais pas... Comme je fais des unitaires, ça ne m'arrive pas. Je ne sais pas comment je prendrais la chose. Si c'est un acteur avec qui j'ai envie de travailler, ça ne me poserait aucun problème.



Macha Meril, Juliette Lamboley, Aurélie Bargème, Françoise Fabian sur le tournage de *Mademoiselle Gigi*

**GR.25 I.** : Dans tous tes films on voit de nouveaux comédiens. Tu découvres des talents, tu prends des risques à chaque fois.

**C. H.** : Je passe du temps à essayer de trouver le casting le plus juste possible en fonction des rôles et du budget du film. Mieux vaut avoir autour d'une ou deux vedettes

quelques acteurs inconnus du public pour ne pas alourdir le coût du cast. Si les acteurs sont bien, et pour ça il y a vraiment beaucoup de possibilités parmi les acteurs francophones, le public les acceptera parfaitement. Alors je travaille avec Justine Heynemann, ma fille metteur en scène qui est aussi directrice de casting car elle est très forte pour aller dénicher des acteurs au théâtre. Elle les filme et les refilme, ils s'habituent à la caméra, et c'est ça qui donne l'impression que je découvre toujours de nouveaux talents. En fait, ce sont rarement des débutants, car jouer, c'est très sérieux, il faut beaucoup de métier pour donner toute son épaisseur à un personnage dans des temps de tournage aussi courts ! Parfois je retrouve des comédiens qui faisaient partie d'une distribution précédente, c'est toujours très sympathique, comme la visite d'un membre de la famille. Car nous sommes une grande famille, non ?

**GR.25 I.** : La grande famille de la télévision ! Décidément tu es bien optimiste ! (Rires) Parlons un peu des musiques...

**C. H.** : Ah ça, c'est très important, ça contribue tellement à donner son identité au film ! J'ai eu la chance de travailler avec beaucoup d'excellents musiciens, Michel Portal, Alain Sarde, Alexandre Desplats, Bruno Coulais et d'autres... Avec eux, j'ai tellement appris ! Après, comme pour les comédiens, j'ai eu envie de dénicher des nouveaux talents. J'ai amené Eric Neveux à la télévision pour *Mon fils cet Inconnu*, ça s'est tellement bien passé que tout de suite après, des quantités de réalisateurs l'ont réclamé ! Et il est devenu incontournable ! Depuis j'ai découvert Mathieu Lamboley, dans *Climats* et *Pour Djamilia* Nous entamons notre troisième collaboration.

Mathieu est jeune et terriblement doué, c'est impressionnant.

**GR.25 I.** : Tu aimes bien changer, mais tu es fidèle aussi, alors ?

**C. H.** : Les deux. Il y a de vraies rencontres avec certains techniciens, et j'adore les retrouver. Le chef opérateur Yves Lafaye, tellement talentueux, éclaire presque tous mes films depuis *Deux femmes à Paris*, et il y a un ingénieur du son, Dominique Levert, avec qui j'ai fait une douzaine de films. Pour le montage, Aurique Delannoy a été une de mes plus fidèles collaboratrices depuis *Ille aux Mômes* ! Et puis, il arrive un tournage où on est obligé de changer, ils ne sont pas libres, alors on fait de nouvelles rencontres. Mon assistant actuel, Frank Rochietta, est arrivé sur *Climats*.

**GR.25 I.** : En juillet, tu tournes ton prochain unitaire. Cela fera trois ans que tu n'as pas tourné. Que s'est-il passé ?

**C. H.** : Justement, rien de particulier. Après le tournage de *Pour Djamilia*, en juin 2011, j'étais épuisée. C'était un sujet difficile, très engageant. On ne peut pas faire ce genre de film en dilettante. Il y a eu le montage, le mixage, et la projection du film au FIPA, puis le passage

sur France 3 en avril 2012. Pendant toute cette période, je n'avais pas envie de passer à autre chose. Je voulais soutenir le film, rester avec lui. Puis, comme j'aime bien prendre des risques différents à chaque fois, j'ai pensé me relancer dans une aventure théâtrale. Pour l'instant, je n'y suis pas encore arrivée mais je ne désespère pas. Et j'ai fait quelques voyages, une autre de mes passions, découvrir des pays ou des villes... Ensuite j'ai eu l'idée de *Un père coupable*, mon prochain téléfilm, et le temps d'écrire seule et entièrement le scénario, ça m'a pris une bonne année. Quand il a été bien prêt et accepté par Anne Holmès, on était en octobre, et comme l'histoire se déroule pendant les vacances scolaires d'été, j'ai attendu, tout en réfléchissant à ce que j'allais faire après. Voilà comment trois ans passent très vite !



Tournage de *Climats*

**GR.25 I.** : Est-ce que dans cette période, tu as proposé d'autres sujets qui ont été refusés ?

**C. H.** : Oui, avec David Kossi, on a proposé une histoire autour du handicap, et ça n'a pas été retenu. Ce sont les aléas du métier, tout ne peut pas fonctionner. Néanmoins, ce n'est jamais agréable, parce qu'on a perdu beaucoup de temps et d'énergie pour rien.

**GR.25 I.** : Qu'est-ce qui pourrait améliorer le système, à ton avis ?

**C. H.** : Dans le système actuel, si je devais critiquer un phénomène auquel j'essaie d'échapper dans la mesure du possible, c'est cette obligation de proposer toujours des « sujets ». Un film, ce n'est pas un « sujet » c'est un film ! Un scénario ce n'est pas un « sujet », c'est un scénario ! On te refuse l'idée d'écrire un scénario, parce que le « sujet », paraît-il, est déjà traité... Mais, comme disait Hitchcock, « Un film, c'est toujours un homme qui rencontre une femme. ». Ça, c'est le « sujet ». Mais après, ça va dépendre de ton écriture, de ton univers, de tes acteurs, de ta mise en scène, de ta musique, de tant de choses ! Le sujet peut être le même, et le résultat, très différent ! En ce moment, par exemple, il y a deux longs métrages « sur » Yves Saint-Laurent, et d'après ce que j'entends dire, les films ne se ressemblent pas du tout.

**GR.25 I.** : Une histoire d'amour reste une histoire d'amour,

mais elle peut être impossible, joyeuse, tourmentée, émouvante et même mortelle ...

**C. H.** : C'est pour ça que c'est dur de se voir refuser un projet sur un pitch de trois lignes ou un résumé de quelques pages, avec juste une note d'intention, sans parfois même pouvoir rencontrer nos décideurs !

**GR.25 I.** : D'ailleurs, on en parle beaucoup entre nous, ça pose aussi la question des films non diffusés. Il y a une telle distance entre l'impression laissée par la lecture et celle du film terminé que parfois, ceux qui ont commandé le scénario ne le reconnaissent plus, ils en découvrent la violence, l'intensité. Ils en sont surpris, et donc déçus, car le système n'aime pas être surpris, puisqu'il est mis en place pour prévoir. *Le Chant des sirènes* de Laurent Herbiet, ou *Chien de guerre* de Fabrice Cazeneuve n'ont toujours pas été diffusés, alors qu'ils ont été commandés, et le scénario suivi et agréé par les chaînes.

**C. H.** : Cela prouve l'importance du réalisateur et l'impact de l'image ! Oui, prévoir ce que va donner un scénario, c'est difficile. Le propre du talent du réalisateur, c'est d'imaginer entre les lignes écrites. Et le danger, c'est que comme les chaînes ont du mal à entrer dans l'imagination de quelqu'un, elles préfèrent supprimer l'imagination ! En contrôlant tout, elles espèrent que le film sera un produit normé, qui plaira aux spectateurs dont les goûts sont étudiés par des études de marché. Parfois ça marche, et parfois c'est le plantage, car le téléspectateur aime un peu tout et son contraire : oui, il aime retrouver ses marques et ses personnages de série, mais oui aussi, il aime bien la nouveauté, et qu'on le bouscule dans ses habitudes.

**GR.25 I.** : Donc le diffuseur essaie de faire son propre film !

**C. H.** : Et celui-là, il est souvent sans identité, car les décisions sont diluées entre plusieurs personnes, et même si je disais tout à l'heure qu'il faut accepter aujourd'hui de travailler en collaboration, je pense que sur un film ou une série, il faut quelqu'un pour tenir fermement la barre, sinon, le bateau tangue. Comme nous sommes réalisateurs, nous pensons que le meilleur navigateur est le réalisateur. TF1 a beaucoup contrôlé. On en a tous souffert à un moment donné... Mais il paraît que depuis un an, TF1 fait machine arrière et redonne des libertés aux réalisateurs. Peut-être vont-ils découvrir le Saint Graal : un film, c'est à travers une équipe, l'expression d'une personne. Un bon film ou une bonne série sont toujours des prototypes. Quand on décline toujours les mêmes recettes, ça devient un produit dont les spectateurs se lassent vite.

**GR.25 I.** : En ce moment, il faut évoluer rapidement, il y a le web avec des formats courts, il y a la VAD, le streaming, Netflix en approche, qui commencent à changer les habitudes des spectateurs.

**C. H.** : Oui, les jeunes et les moins jeunes vont chercher ailleurs de quoi satisfaire leurs goûts en matière de fiction. Il faut laisser entrer la nouveauté dans les chaînes historiques si on ne veut pas faire fuir tous les téléspectateurs en dessous de 60 ans ! Il faut élargir d'urgence le champ de la créativité.





Marina Hands, Hafsia Herzi et Thomas Jouannet sur le tournage de *Pour Djamilia*

**GR.25 I.** : Mais vont-ils le faire ? Quand on voit que dans le service public, on bombarde directrice artistique de l'antenne l'ancienne directrice du marketing !

**C. H.** : C'est un signe des temps très déroutant pour nous, les auteurs, mais cette directrice artistique va peut-être découvrir par les études de marketing qu'il faut élargir le champ artistique ! C'est encore mon tempérament optimiste qui guide mes paroles ! (*Rires*)

**GR.25 I.** : Dans un entretien avec la revue *Esprit*, en 2003, il y a onze ans, en compagnie de réalisateurs exigeants comme Hervé Baslé et Luc Béraud, tu décrivais déjà la situation actuelle !...

**C. H.** : Cela prouve que nous anticipions assez justement ce qui se passe aujourd'hui. Mais les auteurs s'adaptent constamment et réagissent pour retrouver des conditions propices à la créativité et à l'innovation. Par exemple la charte sur laquelle ont beaucoup travaillé les sociétés d'auteurs permet aux chaînes de commander davantage de projets, et aux auteurs d'avoir un engagement ferme avec le producteur qui présente le projet. Mais en contrepartie, il est admis que les diffuseurs peuvent commander une écriture sans forcément donner suite après le synopsis ou le séquencier.

**GR.25 I.** : Cela n'arrange pas la situation des réalisateurs, car les budgets baissent. On commande peut-être plus de synopsis, mais on fait moins de films ! Le budget fiction a baissé de près de 30 % en cinq ans, et dans ce qu'il reste, on est à 70 % de séries. Séries qu'ils ne commandent qu'à 20 % des producteurs.

**C. H.** : Et si le producteur produit une série pour la première fois, il devra s'unir avec un producteur ayant déjà produit une série. Oui, il faut reconnaître que ces restrictions n'aident pas à révolutionner les habitudes ! Il faut aller plus loin !

**GR.25 I.** : Nous sommes dans une époque où le divertissement remplace la culture.

**C. H.** : Non, pas tout-à-fait, mais même dans la culture, il y a maintenant une exigence de distraction. Avant, nous étions capables de nous ennuyer un peu devant notre télévision, à condition d'apprendre quelque chose.

Cette époque est définitivement révolue. Plusieurs sociologues ou philosophes avaient prévu ce phénomène, les situationnistes le décrivaient parfaitement bien avant la fin du XXème siècle, mais on n'avait pas envie de les croire. C'est un peu comme le réchauffement de la planète, cela nous concerne, mais pas tous les jours, pas quand on prend un avion pour partir en vacances, pas quand on fait une pointe de vitesse sur l'autoroute, etc... Le divertissement, c'est pareil, on nous l'avait bien dit, mais on n'y croyait pas vraiment. Maintenant, il faut faire avec.

**GR.25 I.** : Que ce soit la fiction ou les documentaires, il faut que ça nous change les idées !

**C. H.** : Oui, même un sujet difficile comme la première guerre mondiale doit être « habillé » de façon ludique pour que l'audience soit au rendez-vous. Mais quand c'est fait par de gens de talent, ça donne un excellent résultat : *Apocalypse, la première guerre mondiale*, de Daniel Costelle et Isabelle Clarke, avec des images colorisées, des effets sonores, et un commentaire intéressant dit par Mathieu Kassovitz, c'est vraiment bien, à la fois passionnant, instructif et, au sens étymologique, distrayant, puisqu'on est happé par le propos. Les codes ont changé, mais le fond de l'histoire et des histoires sont toujours les mêmes.

**GR.25 I.** : Et tu n'as pas la tentation du docu-fiction ?

**C. H.** : C'est devenu un genre à part entière, et il y en a de formidables, comme *Marie Curie, une femme sur le front*, réalisé par Alain Brunard, que j'ai vu au dernier festival de Luchon. Ce docu-fiction a obtenu le Prix du public, et Dominique Reymond, qui campe parfaitement Marie Curie, a bien mérité son prix d'interprétation. Dominique, voilà une actrice qu'on ne voit pas assez, elle a interprété Simone De Beauvoir dans *Pour Djamilia*, elle m'a impressionnée.

**GR.25 I.** : Le docu-fiction réussi, ça marche bien. *Pasteur* a été diffusé en mars 2011 à 20h50, ils ont fait 4,5 millions ! Un gros score, c'est d'ailleurs pour ça que Capa a pu entreprendre *Marie Curie*. Ce sont des films qui dépendent de l'Unité Documentaires de France Télévisions, mais en fait, ce sont plutôt des fictions.

Pour Marie Curie, sur 90 minutes, il y a 81 minutes de fiction et 9 minutes d'archives !

**C. H.** : Ah bon ? Je ne m'en suis pas rendue compte. Évidemment, il ne faudrait pas que ça devienne une manière de faire systématiquement des fictions historiques à bas coût... Mais je crois que l'idée du docu-fiction, c'est de rester proche des faits en les éclairant, mais sans les transgresser par la fiction.

**GR.25 I.** : Pour toi qui aime l'histoire, le docu-fiction est peut être une bonne piste !

**C. H.** : C'est une piste, effectivement ! Il y a tant de sujets historiques qui me passionnent ! On verra, ça pourrait faire partie de mes projets pour après...

**GR.25 I.** : Tu as d'autres projets ?

**C. H.** : J'ai plusieurs idées. Je rencontre des producteurs, il y a des pistes intéressantes. Mais comme je tourne bientôt, je me concentre sur le présent, c'est ma priorité. Je suis en prépa, c'est à France 3 Marseille.

**GR.25 I.** : Est-ce que tu peux nous en dire plus, sur l'histoire, sur le casting ?

**C. H.** : Non, parce que je suis très superstitieuse, je ne passe jamais sous une échelle, je me détourne quand un chat noir, venant de la gauche, traverse la rue devant moi... et je ne parle jamais d'un film avant de l'avoir tourné ! (*Rires*)

**GR.25 I.** : Pas très efficace comme promo !

**C. H.** : OK, j'avoue... Bon, voici en quelques mots : Marianne Basler est mariée à Vincent Winterhalter, et vit une passion secrète avec Bruno Wolkovitch. Mais la fille de Bruno est assassinée... Ça vous suffit ?

**GR.25 I.** : Bravo pour la brièveté du pitch ! Deux lignes ! (*Rires*) Et tu n'as pas envie de refaire un long-métrage ?

**C. H.** : C'est une bonne question, qui n'aurait pas envie !... Mais je vois beaucoup de réalisateurs tentés par l'aventure, qui ont de belles carrières à la télévision, ils essaient et ça ne fonctionne pas, ils perdent du temps sur leurs projets télé, parce que ça demande beaucoup d'énergie de convaincre les financiers, ce ne sont pas du tout les mêmes réseaux, c'est vraiment repartir à zéro. Alors en fait je ne sais pas... Parfois, j'aurais plutôt envie de tourner un petit court-métrage pour m'amuser...

**GR.25 I.** : Et, comme tu es hyperactive, tu es aussi administratrice de la SACD, où tu consacres du temps à la défense des auteurs.

**C. H.** : Cette activité qui nous sort de l'isolement de nos carrières respectives pour réfléchir aux problèmes de la communauté des auteurs me passionne depuis longtemps. J'ai toujours aimé ça, je ne l'ai jamais envisagé comme « un dévouement », mais plutôt comme une action citoyenne. J'ai été vice-présidente de la SRF, sous la présidence de Jacques Deray, et aussi présidente du FIPA. Bon, quand j'étais petite, j'étais scoute. Ceci explique peut-être cela !

**GR.25 I.** : Tous les scouts ne deviennent pas des militants !

**C. H.** : Mais je n'ai pas vraiment l'impression de militer, seulement d'essayer de démêler des problématiques

collectives pour faire avancer la machine dans le bon sens. J'aurais voulu le faire davantage, j'ai été limitée par le manque de disponibilité, car j'ai toujours beaucoup travaillé, et mon temps libre, je le consacrais naturellement à ma famille.

**GR.25 I.** : Tu étais administrateur à la SACD quand l'ambiance était plus que tendue entre scénaristes et réalisateurs.

**C. H.** : Oui, c'était une période très difficile, avec des heurts extrêmement violents. Chacun se croyait dans son bon droit et était prêt à en découdre. Heureusement que ça a pris fin, car parfois, c'était carrément de l'hystérie. L'action de Laurent Heynemann, qui a imaginé la séparation des répartitions, et de Michel Favart, qui a travaillé à l'établissement des barèmes pour les réalisateurs, a été déterminante.

**GR.25 I.** : Mais vous continuez à plancher sur des nouveaux barèmes. À la prochaine AG de juin, la SACD soumettra au vote l'avancée du primetime à 19h30.

**C. H.** : La SACD est avant tout une société de perception et de répartition des droits de diffusion. Il faut donc veiller sans cesse à ce que les droits soient répartis en toute équité. Or, les habitudes de diffusion de la fiction changeant constamment, il faut nécessairement adapter les barèmes. Depuis quelque temps, l'explosion des programmes courts d'avant-soirée, leur succès d'audience, ont amené les administrateurs de l'audiovisuel à reconsidérer les barèmes de répartition des droits, et à proposer un nouvel horaire de prime time. Mais nous n'imaginons jamais rien abstraitement, notre réflexion est étayée par de multiples études, souvent très complexes, effectuées par les services de la SACD. Il faut ajouter que la SACD n'a pas à juger la valeur intrinsèque de l'écriture. Ce n'est pas son rôle. Il n'y a pas d'appréciation qualitative. Mais parfois, nous sommes conscients que l'application de nouveaux barèmes peut entraîner des changements dans les conditions de travail des auteurs. Nous essayons que ce soit toujours dans le sens de l'amélioration, soit directement, soit par effet induit.

**GR.25 I.** : Par exemple ?

**C. H.** : Eh bien il ne paraît pas juste que les producteurs comptent uniquement sur les droits SACD pour rémunérer les auteurs. Ce sont des droits de diffusion, et l'auteur doit par ailleurs être légitimement rémunéré pour son travail de scénariste ou de réalisateur.

**GR.25 I.** : Mais vous faites beaucoup d'autres choses que d'établir des barèmes ?

**C. H.** : Bien sûr. Il y a les problèmes généraux de défense du droit d'auteur, de sa répartition en gestion collective, des subventions pour l'action culturelle, grâce à la part perçue sur la « copie privée »... les champs de réflexion et d'actions sont nombreux et variés, mais le point commun, c'est d'assurer aux auteurs le meilleur environnement possible à leur expression.

**GR.25 I.** : Pour passer à un autre sujet, aurais-tu des suggestions à faire sur la façon dont sont programmées les œuvres de fiction ?





Photo de fin de film de *Climats*

**C. H. :** Programmateur est sûrement un métier difficile, et il faut éviter les « y'a qu'à, faut qu'on » qui encombrant toujours le débat. Mais c'est assez scandaleux que des œuvres qui ont été commandées pour faire des prime time ne soient jamais diffusées, ou déstockées en deuxième partie de soirée, ou pire. C'est vraiment jeter l'argent par les fenêtres ! Est-ce qu'on tolérerait de se débarrasser des automobiles, ou de les solder avant même d'essayer de les vendre ? Et de plus, dans ce cas, seuls les auteurs sont pénalisés. Ceux qui ont « surveillé » leurs films et les ont persuadés de prendre telle ou telle décision artistique sont toujours épargnés. Pour les auteurs, c'est vraiment la double peine : ils ne font pas leurs films en toute liberté, et on les sanctionne en les diffusant mal, ou pas du tout.

**GR.25 I. :** Oui, ça fait longtemps qu'on dénonce ce problème.

**C. H. :** Autre chose : les grilles de programmation sont très strictes, trop parfois. Cela ne laisse plus de place à l'inattendu. J'aimerais qu'une soirée par mois, ce ne soit que de l'inattendu.

**GR.25 I. :** La soirée foutraque ?

**C. H. :** (*Rires*) C'est ça, un foutraque salubre... C'est peut-être impossible, mais on peut rêver, non ?

**GR.25 I. :** On est là pour ça !... Y a-t-il un autre aspect important pour toi, en ce qui concerne la fiction télévisée ?

**C. H. :** Oui. Je suis une européenne convaincue, et je trouve catastrophique la montée des nationalismes en Europe et du Front national en France. La fiction, en flattant les sensibilités des spectateurs dans le repli sur soi, dans le manque d'échange, a sa responsabilité. À force de traiter le téléspectateur comme un cerveau disponible pour la publicité, on l'habitue à ne pas réfléchir au delà de son canapé, et le service public, en participant à la course à l'audience, va dans le même sens. Lorsque j'étais présidente du Fipa, je voyais une volonté de résistance à ce phénomène dans des séries ou téléfilms venus de différents pays d'Europe, mais les chaînes françaises ne nous montrent jamais ces programmes ! Le manque d'échanges culturels entre les pays porte en germe la haine de l'autre, faite de peur et de méconnaissance. Et ce phénomène augmente, comme la disparition des fictions

à contenu politique.

**GR.25 I. :** Là, tu n'es plus du tout optimiste ?

**C. H. :** Malheureusement non. Il faudrait une volonté des directeurs de chaîne pour inverser la tendance, et on ne la voit nulle part.

**GR.25 I. :** Et pas seulement chez les diffuseurs, hélas... À propos d'injustice, parlons un peu maintenant du problème des femmes réalisatrices.

**C. H. :** Ah, je sens que la fin de l'interview approche !

**GR.25 I. :** Oui, comme tu es une des rares femmes à avoir une aussi longue carrière, on a forcément envie d'avoir ton point de vue ! Donc les chiffres sont inquiétants...

**C. H. :** C'est le moins qu'on puisse dire ! Ce matin, j'ai vu la répartition des nouveaux adhérents et sociétaires de la SACD sur les six derniers mois. Dans la section réalisation audiovisuelle, il y a... 100% d'hommes !

**GR.25 I. :** Arte est la chaîne qui fait le plus confiance aux femmes. Sur l'année écoulée, 28% des unitaires diffusés ont été réalisés par des femmes. Sur toutes les autres chaînes, on est bien en dessous de ce chiffre, surtout dans les séries...

**C. H. :** C'est incompréhensible. Les talents sont là, on les laisse à l'écart.

**GR.25 I. :** Oui, certains producteurs n'ont même jamais employé de réalisatrices, et le service public laisse faire !

**C. H. :** C'est un métier où il est difficile de prouver ses compétences par des diplômes, alors la misogynie a tout loisir de gérer les habitudes. À moins d'imposer des quotas, je ne vois pas comment en sortir.

**GR.25 I. :** L'action des réalisatrices du Groupe 25 images trouve cependant un écho favorable : on aura bientôt une charte officielle, il y a déjà des consignes pour que les directeurs de la fiction emploient les réalisatrices.

**C. H. :** Pour le prime time ? C'est ça qui est important. Les femmes ne doivent pas être utilisées à des tâches difficiles, comme réaliser de l'accès prime time ou du day time sans moyens, car on aura vite fait de les renvoyer à leur incapacité à gérer des grosses productions.

**GR.25 I. :** Marianne Bernard, responsable du dossier à France Télévisions, nous a confirmé fin avril que la situation allait évoluer. Et on va essayer d'annoncer prochainement la signature de la charte qui existe déjà pour les femmes expertes. On devrait signer avec le CSA, France Télévisions, le CNC...

**C. H. :** Mais ils s'engagent à quoi ? Plus de femmes, ou un chiffre précis ?

**GR.25 I. :** On viserait un objectif proche de 30%, comme au cinéma ou sur Arte, ce qui serait déjà énorme. Et plus particulièrement en série de primetime, où il n'y a que 3,4% de réalisatrices !

**C. H. :** Ah, ils ont déjà des consignes, des appels ? Ça va vite alors !

**GR.25 I. :** Pour les expertes, ils ont déjà dépassé les objectifs chiffrés à 30%. Dans les émissions-débats, style Taddéï, Calvi, etc., on voit de plus en plus de femmes depuis quelques mois. Marianne Bernard dit qu'on peut y arriver ! Il faut se donner des objectifs à 2015-2016, et voir ce que ça donne en termes de résultats, mais ça va être chaud ! En fiction, il semble que ces objectifs fassent déjà trembler ou bondir certains producteurs ou productrices...

**C. H. :** Jusqu'à présent, tout le monde a fait comme si le problème n'existait pas. On vous cite toujours une ou deux réalisatrices qui viennent de tourner quelque chose... parmi cent réalisateurs !

**GR.25 I. :** C'est devenu comme une évidence qu'un réalisateur est un garçon solide, sportif, baroudeur, de bon caractère, et qui épaula sa productrice dans ses moments difficiles.

**C. H. :** N'exagérons pas, il ne faut rien caricaturer. Les raisons de cet ostracisme sont multiples, comme partout où les femmes sont sous-employées. Réaliser, c'est un poste de direction, c'est un métier prenant, et comme les temps de tournage ont raccourci, c'est aussi un métier fatiguant. Mais toutes ces difficultés, des femmes sont capables de les dominer aussi bien que des hommes. Pas toutes les femmes, mais pas tous les hommes non plus. Je suis convaincue que le talent n'a pas de sexe, la persévérance non plus. Ce sont des qualités humaines non sexuées.

**GR.25 I. :** Mais à plusieurs reprises au cours de l'interview, tu as parlé de tes enfants. C'est donc que la condition de « mère réalisatrice » ne se compare pas pour toi à celle de « père réalisateur » ?

**C. H. :** En effet. Je n'ai jamais entendu dire d'un réalisateur qu'il refusait un tournage à l'étranger « à cause des enfants », alors que moi, je l'ai fait plusieurs fois. Bien que les mentalités évoluent, et que les pères

cherchent davantage à rester proches du quotidien des enfants, les femmes qui sont mères rencontrent toujours plus de difficultés que les pères pour équilibrer leur vie professionnelle et leur vie familiale. Mais ce n'est pas propre à la télévision, ni aux réalisatrices, c'est vrai dans toutes les professions. Et comme pour la plupart des parents, la grande aventure de ma vie aura été d'avoir des enfants et de les guider vers l'âge adulte. Mon métier, qui est un métier de passion, j'ai essayé d'en canaliser les débordements. Je n'y suis pas toujours arrivée, mais je m'y suis efforcée.

**GR.25 I. :** Avant de nous séparer, on aimerait te poser une dernière question.

**C. H. :** Ah, c'est un piège ?

**GR.25 I. :** Mais non ! On voudrait savoir si tu as joué dans l'un de tes films ?

**C. H. :** (*Rires*) Quelle question ! J'ai fait parfois de la figuration, jamais plus.

**GR.25 I. :** Mais pourquoi ?

**C. H. :** Mais je n'étais pas faite pour ça ! Je n'y ai jamais pensé ! Je me cherchais, et je me suis trouvée lorsque j'ai été dans un théâtre, à diriger des acteurs et à concrétiser une mise en scène. Puis plus tard, derrière la caméra, je me suis sentie à ma place. Je voulais regarder, et non être regardée !

**GR.25 I. :** Jolie conclusion ! (*Rires*)... Merci Caroline, de nous avoir accordé cet entretien.

**C. H. :** Merci à vous. Merci de m'avoir consacré autant de temps. On n'a pas souvent l'occasion de faire ainsi le tour de sa vie ! C'est un drôle de voyage !...

Entretien réalisé à Paris le 24 avril 2014



Dominique Reymond en Simone de Beauvoir et Marina Hands en Gisèle Halimi, sur le tournage de *Pour Djamilia*